

Un certain regard sur Romain Rolland

Extrait de la conférence prononcée à Clamecy

...Pour ses contemporains, il n'était, certes, pas facile de suivre Rolland dans son évolution. Ses variations successives en ont déconcerté plus d'un. Rolland lui-même est bien obligé de constater en 1943, dans son *Journal* : « Ma situation est singulière, paradoxale, incompréhensible pour la plupart des simples gens. Pour les « pacifistes intégraux », devenus « collaborationnistes », je suis un stalinien, anti-allemand. Pour les *arrabiati* anti-allemands, je suis un pro-allemand, car j'ai reçu beaucoup d'Allemands dans ma maison. Ne doutons pas que, pour des bourgeois qui se souviennent de l'autre guerre, je ne sois encore un pacifiste, gandhiste, un sans-patrie ! Allez vous y reconnaître ! » Les simples gens ? pas seulement ! Plus d'un l'a quitté, et non des moindres, le voyant prendre une position qui semblait, ou qui était, effectivement, contraire à ce qu'il avait, lui-même, précédemment défendu. Rolland n'en était pas à une contradiction près ! Marcel Martinet, puis Jean Guéhenno, entre autres amis, le lui ont fait remarquer. Et Henri Guilbeaux dénonçait, à juste titre, cette « Foire sur la Place » communiste, sur les tréteaux de laquelle Rolland acceptait qu'on le fit parader. A force de vouloir concilier les inconciliables, comment pouvait-il éviter les malentendus et les incompréhensions ? Toute sa vie, Rolland a souffert de ces incompréhensions. Il constate, très vite, « l'absence de vraie parenté d'âme entre [lui] et [s]es amis de guerre (de contre-guerre) ». En 1925, avant même qu'il ne s'engage résolument comme compagnon de route, il note déjà : « Ma pensée a été constamment l'objet de malentendus, involontaires ou volontaires, causés souvent par l'inconnaissance de mes écrits, jointe au parti pris qui déforme », remarquant que « les plus intimes de [s]es compagnons littéraires n'avaient point lu les neuf dixièmes de [s]on œuvre, - que, d'ailleurs, ils admiraient. » A propos de la revue *Europe*, fondée à son initiative, il confie à Stefan Zweig, le 17 décembre 1925 : « Oui, nos amis d'*Europe* sont d'étranges garçons. Ils ne voient en moi qu'un drapeau politique (qui, au reste, n'est pas le mien). Ma « littérature » ne les intéresse en aucune façon. » Déjà, il est récupéré. Plus tard, en 1929, dans son *Journal*, il constate encore : « Mes livres indiens ne sont par nuls moins compris que par « mes amis » (si peu !) d'*Europe*. C'est pour eux lettre morte ; aussi bien d'ailleurs que mon *Beethoven*. » Il ajoute : « Plus tard, ce sera un sujet d'étonnement que j'aie pu vivre et travailler, dans un groupe aussi hermétiquement fermé à ma pensée. » « Au fond, ils n'aiment pas ce que j'écris ; (ils m'estiment personnellement) ils se servent de mon nom : c'est tout », confiait-il déjà quelques mois plus tôt. Que peuvent-ils comprendre ? Rolland sait qu'il est bien quelqu'un d'autre que l'image que l'on se fait de lui

ou que l'on voudrait donner de lui. Qui le connaît pour celui qu'il est vraiment ? « Pour qui est-ce que j'écris ? » - s'interroge-t-il plus tard, le 6 juin 1931, dans une lettre à Zweig - « Pour ces pauvres Français, qui, - même les meilleurs - [...] même lorsqu'ils m'aiment, me comprennent si mal ? »

Rolland revient sans cesse sur ce thème de l'incompréhension ; mais n'était-il pas, lui-même, en partie responsable ? En septembre 1941, dans son *Journal*, il fait cette amère constatation : « Comme on est dégoûté [...] de l'inutilité de tout ce qu'on a écrit, et dont jamais le sens n'est compris, - mais déformé toujours par les passions. [...] Amis comme ennemis vous déforment. Ceux qui me haïssent, haïssent en moi le pacifiste, le belliciste, le gandhiste, le bolchevik, tour à tour, et tout ensemble, sans se soucier des contradictions. Et il en est de même des amis. Chacun met en moi ce qu'il veut y trouver. »

Le *Journal* et les correspondances permettent de voir un peu mieux Rolland tel qu'en lui-même et de présenter l'homme dans sa complexité, voire ses contradictions, en essayant de les expliquer et de les ramener à une unité, sans pour autant escamoter les débats douloureux qui furent les siens. Il est temps de le débarrasser de toutes les scories qui l'encombrent.

Il faut, aussi et surtout, accepter de le suivre jusqu'au bout de sa trajectoire. L'engagement politique a affecté durablement la figure de l'écrivain. Mais pourquoi faut-il le réduire à un moment, l'enfermer dans une période ? N'oublions pas ce qu'il écrivait en 1917 : « On ne peut juger une vie en cours de route. Car on ne peut savoir les chemins qu'elle prendra aux carrefours. » La vie de Rolland ne s'arrête pas en 1936-1938 ; elle s'achève en 1944. Il faut tenir compte, et grand compte, de la période de Vézelay. Elle redonne à la vie et à l'œuvre de Rolland tout son éclat et les fait définitivement apparaître dans leur vérité. À Vézelay, il a mis bas les masques, le sien et les autres.

Avant de porter sur l'homme et l'œuvre ce nouveau regard, je garde bien à l'esprit ces remarques que Rolland note lui-même, à la fin de sa vie, dans son *Journal* : « On ne peut pas dire que j'aie changé ! - La vérité, c'est que personne ne m'a lu, - personne ne vous lit, - pas plus amis qu'ennemis ! Ils ne connaissent de vous que votre nom et votre « légende », qu'à tort et à travers ils ont inventée, pour les besoins de leurs polémiques. Selon les besoins, la « légende » change, une « légende » succède à l'autre ; qui se soucie de la vérité ? [...] J'imagine d'avance ce qu'on fabriquera de moi, après ma mort ! »

J'espère ne pas fabriquer une autre légende, mais me tenir au plus près de la vérité...